

Sébastien Brebel

La Baie vitrée

Nouvelles



Extrait de la publication

La Baie vitrée

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

PLACE FORTE, 2002

LE FAUTEUIL DE BACON, 2007

VILLA BUNKER, 2009

Sébastien Brebel

La Baie vitrée

Nouvelles

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1894-1
www.pol-editeur.com

CONTRADICTION

– Je ne sais pas qui tu es.

Et d'ailleurs je n'aurais pas la sottise prétention de chercher à te connaître, je suis irrésistiblement attiré par toi et cela suffit à me rendre heureux, à l'instant où je t'ai vue pendue aux bras d'un autre je me suis senti veuf et stupide et j'ai cessé de m'estimer, tu es imprévisible et splendide, tu ne doutes jamais de toi et le plus souvent je reste coi devant tes décisions, tes raisonnements les plus simples m'échappent et ta psychologie me rebute, tu t'exprimes pourtant avec facilité et lorsque je t'écoutes ta voix semble jeter des lueurs souffrées sur mes mains, tes agissements sont obscurs et ta nudité m'effraie, tes manières sont médiévales et ton visage est une énigme que je ne me lasse pas de scruter, j'ai parfois honte de te regarder tellement je te désire et lorsque tu me repousses j'éprouve un senti-

ment de terreur sacrée, j'ai renoncé à employer mon intelligence et je ne suis plus capable de penser par moi-même, souvent tu me demandes de répéter un mot sous prétexte que je le prononce mal, depuis que je te connais mon élocution s'est ralentie, les phrases que je t'adresse se cassent au milieu comme si je doutais de pouvoir me faire comprendre de toi, j'admire ton aisance et ton mépris des conventions, j'aimerais t'impressionner mais je tremble devant toi, je t'aime d'un amour infini et bête et je me sens coupable de poser mes mains sur ton corps, je crains pour ta vie et je veille à ton confort, je sais que je ne peux pas te satisfaire mais ta seule présence justifie à mes yeux la somme de sacrifices et de tourments que je m'impose chaque jour pour que tu ne te sentes jamais privée de rien, je surveille ton alimentation et j'interprète le moindre de tes gestes, je voudrais que tu restes mince et sévère jusqu'à la fin de tes jours, tes silences me tuent, ton sourire me traverse comme une barre de fer qui fouille mes entrailles, tu te montres souvent injuste et brutale, y compris avec nos enfants qui ont cessé de t'intéresser du jour où ils ont appris à dire maman, je voudrais chasser les pensées sombres de ton esprit mais je m'exprime si mal que je préfère rester muet, mes tentatives pour attirer ton attention sont pathétiques et je ne prends jamais d'initiative sans anticiper les reproches que tu pourrais me faire, je m'accuse intérieurement de mon manque de tact et

je me donne des gifles dès que tu as le dos tourné, je me ruine pour acheter des vêtements qui pourraient me mettre en valeur, je redoute que tu meures du cancer et chaque fois que tu es en retard je pense que tu as mis fin à tes jours dans le seul but de me faire souffrir, ton corps est souple et t'obéit comme une machine bien huilée, ton rire est dur et tes mains sont toujours froides, tu n'es jamais essouffée bien que tu fumes plus de vingt cigarettes par jour, chaque matin ma première pensée va vers toi, je me demande par quel miracle tu es entrée dans ma vie et mes frustrations ne comptent pour rien à côté des joies infinies que me procure la contemplation de ton corps que tu prends soin le plus souvent de dissimuler à ma vue et à mes caresses, ma seule crainte est de te perdre, je ne supporte pas d'être dans une autre pièce que toi et lorsque tu t'enfermes dans le mutisme les battements de mon cœur se dérèglent, tu ressembles à un paysage qui n'existe pas, ma seule activité en ce monde consiste à t'aimer sans attendre de reconnaissance en retour, je remercie chaque jour le hasard qui t'a fait naître, je ne suis jamais serein en ta présence, et pour être parfaitement honnête, il m'arrive parfois de penser que je ne t'ai jamais rencontrée.

Mais sache aussi que je vois clair dans ton petit jeu et que je lis dans tes pensées comme dans un livre dont les pages se détachent au fur et à mesure

de sa lecture, j'assiste à la naissance de tes émotions comme le neurochirurgien déchiffrant sur l'écran de ses machines sophistiquées la progression d'une tumeur maligne dans un cerveau, ton corps n'a pas de secret pour moi, je connais chaque millimètre carré de ta personne que je me plais à recouvrir régulièrement de ma salive et de mon sperme, tu es passive et je règne en maître sur ta vie, lorsque j'ai envie de toi tu te laisses déshabiller comme une enfant docile, tes membres ressemblent aux pièces détachées d'une poupée grandeur nature que je palpe et soupèse en souriant d'aise, je ne cesse de te harceler de questions jusque dans ton sommeil, je me moque de tes états d'âme et j'insulte au téléphone les proches et les parents qui s'inquiètent de ta santé, je suis le grand inquisiteur surgissant dans les replis de ton âme et susurrant des paroles venimeuses à ton oreille, je suis l'architecte des villes peuplées de vices que tu visites en rêve, tu bois mes paroles comme une mendicante, tu as beau faire tu es transparente, je vois à travers ta peau fine comme du papier à cigarette, je suis l'exactitude même, ma science et mon pouvoir sont sans limite, je suis le foyer de tes décisions et la centrale de tes efforts, je devine tes complexes et tes maux de dents, je vis tes fantasmes à la minute où ils se forment dans ton cerveau et je suis capable de reconnaître à ton odeur si tu es joyeuse ou angoissée, je suis jalousement le cheminement de ton sang apeuré dans tes

veines et j'active à volonté la pompe de ton cœur, je te déduis de tous tes gestes et de toutes tes attitudes, je sais te faire jouir en moins d'une minute et je t'oblige à prendre des poses obscènes pour te photographier, j'ai le don de faire naître en toi les pensées morbides qui t'empêcheront de trouver le repos pendant des semaines, j'aime te couper les cheveux et te manipuler sans ménagement, dès le premier regard j'ai su que tu étais faite pour moi, chaque fois que je suis dans la même pièce que toi mon désir m'aveugle et me saisit au ventre comme au premier jour, je ne me lasse pas de te faire l'amour bien que tu sois peu inventive en la matière, tu es commune et désespérément prévisible et tes efforts pour me surprendre sont des naufrages, ta solitude m'exaspère et ta sentimentalité me navre, lorsque tu pleures j'ai envie de te frapper, tu n'es rien pour moi, tes actes ne laissent aucune trace dans ma mémoire et je me ris de tes ruses pour m'amadouer, je suis d'une violence parfaite avec toi, chaque dimanche tu endures ma haine et mon ennui dans un appartement qui me paraît trop petit et trop humide, je peste contre les plats trop salés que tu me présentes avec des airs de femme battue et te récites à table la liste de mes maîtresses, tu n'opposes aucun frein à mes caprices et tu es persuadée de vivre à mes côtés les plus belles heures de ton existence, tu parles peu en ma présence de peur que je te juge et la tournure exagérément compliquée de tes phrases me donne mal à la tête, la

platitude de tes pensées me navre, je te reproche souvent le mauvais goût de tes robes et je te force à porter des jupes si courtes qu'elles attirent sur toi le regard malveillant des passants, un jour je te quitterai et je ne m'en rendrai même pas compte, les hommes que tu fréquenteras de loin en loin ne feront pas davantage partie de ta vie que des peaux mortes, je connais les enfants que nous n'aurons jamais ensemble sans parvenir à m'intéresser à leur sort, je croise ton regard chaque jour dans le train de six heures sept, lorsque tu souris tu me sembles si banale et si vulnérable que je doute de ton existence.

LA BAIE VITRÉE

pour Alain Girard-Daudon

Elle habite une villa face à la mer et elle doit se rendre à un enterrement. Elle porte une robe noire de coupe élégante et tient un sac à la main. Elle est jeune et distinguée. Elle est seule et mélancolique. Elle se tient près de la baie vitrée. Son corps est mince, les traits de son visage sont précis. Toute sa personne exprime une forme de sobriété lasse qui résiste au temps. Elle ne se sent pas triste, et il lui arrive de sourire sans savoir pourquoi. Elle ne se demande jamais si elle est heureuse; elle n’imagine pas qu’une autre vie l’attende ailleurs, riche et prometteuse, avec son lot de souffrances et de satisfactions. La maison comporte de nombreuses pièces, toutes plus ou moins bien entretenues, et s’élève sur trois niveaux, mais son

univers s'est progressivement réduit aux dimensions du salon de réception situé au rez-de-chaussée. C'est une pièce très spacieuse et très lumineuse, si grande que les meubles qui s'y trouvent ressemblent à des modèles réduits ou à des jouets dans une maison de poupée. Elle-même semble toute petite, perdue au sein de l'immensité. Outre ses dimensions inhabituelles, cette pièce offre l'avantage d'être de température égale. Été comme hiver, elle peut s'y promener en chemise de nuit ou dans une tenue légère comme dans une chambre d'hôtel climatisée. Le parquet est constitué de larges planches de chêne au contact rugueux. Cela fait longtemps qu'elle ne voit plus les taches et les insectes morts sur ce parquet moyenâgeux. Les murs sont rouges, il n'y a pas de tableaux. Les poutres ont la couleur de la suie. À l'autre bout de la pièce, du côté opposé à la baie vitrée, elle a installé un paravent derrière lequel il y a un lit. Elle y dort chaque nuit enroulée dans un manteau de velours vert. Il lui arrive de sombrer plus de quatorze heures d'affilée dans le sommeil sans faire le moindre rêve. Elle se réveille naturellement, avec la lumière du jour, et se lève aussitôt, sans effort apparent. Pieds nus, elle fait quelques pas dans la pièce en se frottant les yeux, se dirige d'instinct vers la baie vitrée. Elle n'est pas rapide, et se fait parfois l'effet d'économiser ses gestes. Les journées se répètent à l'identique, à quelques détails près, lissées par l'habitude et cette forme de

résignation imprimée par son désœuvrement. Elle n'est jamais importunée par les visites, et ne cherche pas à se divertir. Elle est attentive et sereine, comme au seuil d'une existence nouvelle, encore un peu abstraite, soustraite aux aléas de la durée. Elle ne se lasse pas de regarder la mer à travers la baie vitrée. Le plus souvent, la mer est calme, grisâtre, elle n'est pas menaçante. Les vagues viennent mourir doucement à une dizaine de mètres de la terrasse. Il n'y a pas de rochers, l'horizon reste vide. Elle n'éprouve pas d'inquiétude au sujet de l'avenir, elle ne redoute pas les catastrophes. De rares fois, la mer dépasse son niveau habituel, toujours aussi peu agitée, empiétant de quelques centimètres sur le rebord de la baie vitrée. Elle approche alors son visage de la baie, guettant les poissons et les particules en suspension comme à travers les vitres d'un aquarium. La maison est parfaitement étanche, elle s'y sent en sécurité. Les jours de grand soleil, elle étale un sac de couchage le long de la baie vitrée. Elle s'allonge tout près de la vitre, les bras étendus le long du corps, paumes tournées vers le ciel. Elle ferme les yeux. Une paresse tiède et oppressée la paralyse. Le corps réchauffé par les rayons, elle perçoit le ressac des vagues comme dans un rêve qu'elle ferait. Il lui semble alors que les autres pièces de la maison sont obscures et froides, remplies d'objets hostiles, de présences ennemies. Elle se garde de monter aux étages, de peur de se fouler une cheville

dans les escaliers ou d'y faire une mauvaise rencontre. Elle se souvient sans nostalgie de ses affaires personnelles, entreposées çà et là : une paire de bottes en cuir indémodables, une robe qu'elle aimait particulièrement, une chemise de nuit vert d'eau qu'elle a portée lors d'un séjour à l'hôpital, des livres dont elle a oublié les titres. Les bruits ne l'inquiètent pas, ils font partie de sa vie, au même titre que le plancher ou les taches de vieillesse sur ses mains. Elle ne s'ennuie jamais, bien qu'elle n'ait jamais l'impression d'être occupée ou concentrée à quelque chose. Elle n'entretient pas la maison, néglige les tâches ménagères. Elle ne se souvient pas d'avoir fait la vaisselle une seule fois depuis qu'elle est ici. Les préoccupations du quotidien font de brèves incursions dans son esprit, avant de retomber dans une zone proche de l'oubli. Elle se maquille parfois, comme pour un rendez-vous imaginaire. Elle est invitée au restaurant par un ami d'enfance qui n'a cessé de la courtiser pendant des années, et se promet d'être cinglante à la moindre tentative de sa part de se montrer agréable avec elle. Elle est convoquée à un entretien d'embauche. Une femme blonde aux doigts longs et fuselés la dévore du regard avec un sourire fin. Elle s'allonge sur une table d'examen en cherchant la date de son dernier rapport sexuel. Sa vie sédentaire ne lui déplaît pas, elle ne rêve pas de voyages et ne se souvient pas d'avoir jamais vécu ailleurs. Elle ne se dit pas qu'elle n'est pas libre

et ne ressent jamais le désir de franchir le seuil de la villa. Elle n'est pas sûre de pouvoir conduire une voiture ou de se repérer sur un plan, et elle ne voudrait pour rien au monde avoir à demander son chemin à quiconque. Elle se souvient d'une époque où il y avait un jardin au-delà de la terrasse, sans pouvoir se remémorer sa forme exacte, ni la végétation qui y poussait, ni rien se rappeler des moments qu'elle a pu y passer. Elle a perdu le goût des saisons, des arbres et des averses, elle ne se demande pas quel âge elle a. Elle se souvient qu'en arrivant ici, il y avait d'autres maisons dans le voisinage, mais elle se fiche de savoir ce que sont devenus leurs occupants. De façon générale, son passé ne l'intéresse pas. Elle n'éprouve pas le besoin de s'exprimer, ni d'être écoutée. Lorsqu'elle parle dans son sommeil, elle emploie des mots dont la beauté étrange la frappe. Elle allume rarement la télé. Le son coupé, elle s'entraîne à lire sur les lèvres des acteurs, à deviner leurs pensées lorsqu'ils lui tournent le dos. Le réveille-matin, au pied de son lit, ne fonctionne plus. La nuit venue, elle fixe les aiguilles verdâtres, elle imagine le mécanisme subtil des rouages et des ressorts indestructibles jusqu'à pouvoir se faufiler à l'intérieur. Elle s'endort ainsi, comme si elle se trouvait plongée dans l'obscurité du réveil, parmi les rouages et les ressorts, bien à l'abri dans la matrice de cuivre. Au matin, le petit réveil semble inoffensif. Un jour, en plein milieu d'après-midi, la mer s'est retirée

plus loin que d'habitude, découvrant devant la maison une portion de pelouse verte nettement découpée. Le front collé contre la vitre, elle a regardé longuement l'étendue d'herbe rase jusqu'au moment où elle a aperçu un point noir, mobile, puis un second. Ces deux points solidaires ont grossi jusqu'à devenir des silhouettes d'hommes, et après un temps indéfini, au cours duquel elle n'a pas quitté des yeux ces deux silhouettes, elle a identifié deux golfeurs, tantôt statiques, tantôt évoluant sur la pelouse en traînant derrière eux un caddie. Ils furent bientôt si près de la baie vitrée qu'elle put reconnaître les pantalons de golfeurs à pinces et les vestes à carreaux, sans toutefois être en mesure de leur donner un âge ou de prêter une signification à leurs gestes. Les deux hommes étaient hilares, et leur attitude était un alliage de désinvolture et de brusquerie. Elle leur fit un signe de la main qu'ils feignirent d'ignorer en continuant de rire. Quand ils disparurent enfin, elle se sentit soulagée. Le lendemain matin, la mer avait retrouvé son niveau normal. Elle s'est mariée très jeune avec un homme d'affaires suisse. Il y a des choses qu'elle aurait voulu faire qu'elle n'a pas pu faire, des choses qu'elle a faites qu'elle n'aurait pas voulu faire. Trois enfants sont sortis de son ventre, il y a plusieurs années. L'aîné lui ressemble beaucoup physiquement, il fait des études à l'étranger. C'est un garçon anxieux et brillant, qui lui envoie régulièrement de ses nouvelles. Il est volubile

et passionné de sciences naturelles ou de mathématiques. Il fait beaucoup de rencontres et publie des articles savants dans des revues spécialisées. Il lui écrit des lettres exaltées, où perce son inquiétude qu'elle soit malheureuse ou se sente délaissée, auxquelles elle ne prend pas la peine de répondre. Du fait de leur ressemblance physique, elle a toujours eu du mal à distinguer son existence de la sienne, et malgré l'éloignement, elle a l'impression qu'il vit toujours dans les parages. Elle se dit que si elle mourait, là maintenant, il mourrait lui aussi, foudroyé au même instant, à des milliers de kilomètres, dans une voiture lancée à toute vitesse ou dans un tramway, d'un arrêt du cœur ou d'une rupture d'anévrisme. Le second fils mène une existence si rangée et si secrète qu'elle ne peut s'empêcher de se défier de lui. Chaque fois qu'elle entend sa voix au téléphone, elle met un moment avant de le reconnaître. Elle l'écoute sans le comprendre, impatiente que la conversation finisse. Il a toujours parlé avec hésitation, usant de formules grammaticales incorrectes, comme s'il cherchait à lui cacher des pensées retorses. Elle a du mal à se souvenir si le troisième enfant est un garçon ou une fille et n'a pas idée des relations qui sont les leurs. Elle prononce rarement le nom de ses enfants, par pudeur ou superstition. Elle s'interdit de penser à eux le jour de leur anniversaire, elle a détruit leurs photos parce qu'elle ne les trouvait pas ressemblantes. Elle n'est pas

aimante, et elle est insensible aux compliments qui décrivent sa jeunesse ou sa beauté. Elle s'appelle Emmanuelle ou Élisabeth. Elle ne connaît pas l'étonnement et fuit les discussions qui l'obligeraient à argumenter. Elle se dit parfois qu'elle manque d'expérience, qu'elle devrait être plus chaleureuse, plus communicative. Quand le téléphone sonne, elle hésite toujours avant de répondre, de peur qu'on lui réclame de l'argent ou qu'on lui fasse des reproches. Un jour qu'elle ne voulait pas être dérangée, elle a enveloppé le téléphone dans un morceau de couverture orange en s'aidant de ficelle de cuisine, imaginant qu'elle pourrait appliquer ce procédé pour tout recouvrir autour d'elle, les murs, le plancher, les gaines électriques, tous les objets et même ses vêtements. Quand elle ne trouve pas le sommeil, elle s'assied près de la baie vitrée et observe son reflet dans la vitre. Elle aperçoit le visage d'une femme qui ressemble à un oiseau, ou celui d'un oiseau qui ressemble à une femme, ou les deux à la fois. Ce matin, la sonnerie du téléphone a retenti, avec une insistance proche de l'insupportable. Après avoir raccroché, elle est restée toute la journée assise sur le lit, hébétée, scrutant les scènes pastorales du paravent jusqu'à l'écœurement. Enfin, elle s'est levée avec une sorte de lenteur calculée, a pris le sac sur une étagère, s'est dirigée après un moment d'hésitation vers la baie vitrée. Une forme imposante en occupe tout le cadre maintenant :

Achévé d'imprimer en avril 2013
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2333
N° d'édition : 253251
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mai 2013

Imprimé en France



Sébastien Brebel
La Baie vitrée

Cette édition électronique du livre
La Baie vitrée de SÉBASTIEN BREBEL
a été réalisée le 24 avril 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2013
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818018941 - Numéro d'édition : 253251).
Code Sodis : N55837-4 - ISBN : 9782818018965
Numéro d'édition : 253253.